



Préface

Du pain noir que l'on hume après avoir avalé un verre de vodka, des bras qui vous soulèvent, une balalaïka qui grelotte dans un coin, des baisers, des chansons... Entassés dans une chambre d'appartement communautaire d'où, par la fenêtre calfeutrée de coton et de papier journal, on a vue sur la place Rouge avec, au fond, comme surmontée de berlingots multicolores, « ma » cathédrale. Celle où fut baptisé mon père... Je ne décolle pas de la vitre couverte de givre. C'est mon premier voyage dans la Russie éternelle : celle de mes ancêtres.

1959. Première Semaine du cinéma français à Moscou. Je vole de musées en théâtres, d'églises en restaurants. On ne me donne à voir que ce qui est le plus représentatif de cette ville dont m'ont tant parlé mon père et, surtout, ma grand-mère. C'est elle qui m'a fait aimer les couleurs chatoyantes des icônes, copies de celles que je découvre dans les églises et les musées où je m'é gare, tant leurs richesses me suffoquent. Mais ce sont les gens, silencieux et sages, défilant en rangs, leurs bottes, leurs galoches recouvertes de patins découpés dans ce qui devait être des sacs de pommes de terre, et contemplant ces merveilles, offertes pour la première fois à leurs yeux éblouis, qui m'intriguent et m'émeuvent. Je les observe. Ainsi dans les rues à la tombée de la nuit, sous les réverbères, devant une des rares vitrines éclairées, je remarque ce que je n'avais jamais vu. Des gens lisent des livres à la lueur de la ville...

*Je contemple la grande contrée féerique
Et je vois en elle une énigme éternelle.
Mon pays salé, amer, aigre et doux,
Source bleue pareille au pain de seigle.*

Vladimir Vissotski, « La Chanson de la Russie »,
trad. Jean-Jacques Marie.

1967. Mosfilm, cité du cinéma. Dès l'aube, se pressent techniciens, acteurs, et tout le petit monde des figurants qui investissent les plateaux immenses où sont reconstitués Kremlin et églises, rues de vieilles villes, intérieurs de palais ou simples isbas aux rondins vermoulus. L'art des décorateurs, des maquilleurs-posticheurs, des costumiers, n'a d'égal que la virtuosité des machinistes et électriciens qui font vivre devant les caméras ce monde merveilleux.

Je plonge dans la tendresse de Tchekhov, je chante les mélodies de Lika, son amour contrarié, je vis entourée de poètes, de peintres, de compositeurs, dans un bouillonnement créatif incessant. Les danseurs et ballerines du Bolchoï, après nous avoir éblouis par leurs bonds fantastiques, nous enchantent par leur connaissance des classiques français qu'ils citent librement, à la veillée... La ville m'émerveille comme à mon premier séjour. Seule ombre au tableau, la censure toute-puissante, qui nous contraint à décrocher des tableaux exposés à la cave, que l'on doit cacher à toute vitesse afin qu'ils ne soient pas détruits, qui nous oblige à chuchoter, après avoir amplifié le son de la radio officielle où ne passent jamais ni les textes ni les chansons que nous découvrons au fil de ces soirées mémorables.

*Il lui dédiait des vers écrits sur la neige
Dont la nappe finit toujours par fondre.
Mais la neige alors tombait, encore,
Et l'homme était libre d'écrire sur elle.*

*« Le Vol arrêté », Vladimir Vissotski,
trad. Jean-Jacques Marie.*

1980. Un peuple éploré accompagne le poète. Le cimetière-jardin au cœur de la ville sera à jamais un lieu de recueillement. La Russie éternelle sait aimer, sa ferveur est sans limites. Pas une maison où l'on ne récite les vers de celui que l'on surnomme « le Nerf du siècle ».
Je quitte ce pays généreux après douze ans d'amour.
Quand y reviendrai-je ?

*En Russie les coupoles sont d'or fin rehaussées
Afin que Dieu les remarque plus souvent.
Mon âme affaiblie par les tourmentes et les tourments
Si elle est usée, amincie jusqu'au sang
D'or je la ravauderai par fragments
Afin que Dieu la remarque plus souvent.*

*« Les Coupoles », Vladimir Vissotski,
trad. M. et R. Bodin.*

2009. Les années ont filé, le public toujours aussi nombreux, aussi fervent, est au rendez-vous de la grande fête du théâtre. Dans toute la ville on peut voir un visage placardé sur plusieurs étages des façades d'immeubles. Ses yeux clairs fixent les passants, qui murmurent : « Volodia » et fredonnent quelques strophes de lui.
Je me promène sur nos chers boulevards, je m'incline devant la statue de Pouchkine, je salue Gogol, et je dépose au pied du monument représentant mon époux, Vladimir Vissotski, les bouquets reçus la veille pour ma première.
Soirée inoubliable, lecture de poèmes en russe et en français...

*Ô toi, grande, puissante, loyale et
Libre langue russe!
Il est impossible de croire qu'une
Langue pareille ne soit pas l'apanage
D'un grand peuple.*

Ivan Tourgueniev,

Marina Vlady

Avant-propos

Cet album est le produit d'une coïncidence et d'une rencontre.

Une coïncidence : mon désir de me remettre à l'édition précisément en cette année de la Russie en France. Mes racines russes ? Elles datent de près d'un siècle : nourrie de *kacha* et de *kotlety* dans mon enfance, j'ai toujours privilégié les matossols faits maison et le *vatrouchka* aux mets les plus raffinés.

Bercée par les chansons populaires que mon père, russophile inconditionnel, chantait (faux mais avec enthousiasme), je n'ai appris le russe qu'aux Langues O. Ma mère ne le parlait pas, et mon grand-père, qui me l'enseignait, avait trop tôt disparu. Hélas, mon accent français persistant m'a retenue de l'inculquer dès l'enfance à ma fille Annabelle, ce qu'elle me reproche encore aujourd'hui. Elle a dû se satisfaire de lectures, dans le texte, du *Conte du Petit poisson d'or et du pêcheur* de Pouchkine ou de *l'Arbre aux Merveilles* de Tchoukovski. Cela ne m'a pas empêchée, lors de mes nombreux séjours à Moscou, de tenter de me faire passer pour un habitant de la Baltique et d'enfreindre toutes les règles érigées à l'encontre des touristes. C'est ainsi que j'ai peu dormi à l'hôtel, privilégiant l'appartement ou la datcha de cousins adoptifs, voire l'hospitalité de paysans de Pereslavl Zaleski lors d'une équipée avec deux beaux Russes : merveilleuse soirée à boire de la vodka et manger du pain noir dans un foyer d'artistes au son des accents déchirants des chansons de Vissotski. La générosité, la chaleur et la spontanéité inhérentes à « l'âme russe », c'est avec bonheur que je les ai retrouvées plus tard au sein de l'Association européenne de Saint-Vladimir.

Ma rencontre avec André Chefer a permis à mon désir de devenir réalité. J'ai découvert la galerie Photo-Russe, où André expose depuis quinze ans des artistes dont les œuvres, empreintes d'émotion, de profondeur, rayonnent d'une lumière captée précisément au bon moment.

À qui d'autre pouvais-je faire appel pour enrichir les photos de légendes puisées dans la littérature et la spiritualité russes qu'au père Michel Evdokimov, professeur de littérature comparée et écrivain, dont les cours sur Dostoïevski, Soljenitsyne et bien d'autres m'ont rappelé les discussions enflammées de ma jeunesse où nous en venions presque aux mains à table sur cette question cruciale : « Pourquoi Natacha n'a-t-elle pas épousé le prince André ? »

Je rends hommage à André Chefer qui s'est lancé avec passion dans l'aventure, récoltant sur son site (photo-russe.com) plus de trois mille photos parmi lesquelles nous avons sélectionné les deux cents meilleures. Le père Michel, encore plus fâché avec Internet que moi-même, recevait régulièrement des paquets de clichés imprimés et les enrichissait de textes soigneusement adaptés aux photos, avec souvent une pointe d'humour... Une exposition sur les Solovki nous a permis d'ajouter quelques œuvres remarquables.

Lorsque, pour des raisons de maquette, il a fallu ne retenir que cent cinquante œuvres, cela a été la panique... Jusqu'à trois heures du matin, André et moi avons cherché à éliminer des images mais ce fut un tel déchirement que nous dûmes faire appel à un professionnel du livre, Yann Layma. En deux heures, après avoir étalé tous les clichés sur le sol, Yann nous a évité bien des états d'âme en déterminant avec l'œil du maître les photos les plus parlantes et la meilleure séquence. Je n'ai pu me retenir de donner sa place au marchand de poissons de Rostov au côté des monastères prestigieux, et d'effectuer certaines modifications purement sentimentales.

C'est à Daria Reine et à sa compétence souriante et infatigable que nous devons les textes en russe. Si traduire est un jeu d'enfant pour une interprète de sa qualité, compiler tout Dostoïevski, Tolstoï ou Gogol pour dénicher la bonne citation s'est révélé une œuvre titanesque et je l'en félicite.

C'est ainsi qu'a été composé ce livre. Il donne à voir la Russie éternelle qui a survécu à toutes les vicissitudes. Monastères et paysages, animaux dans les champs ou au seuil des temples, vieilles femmes robustes, enfants aux traits purs et aux regards profonds, prêtres de l'Altaï, paysannes du Don, tous nous invitent à un voyage à travers l'immensité russe.

Lydia Rolland

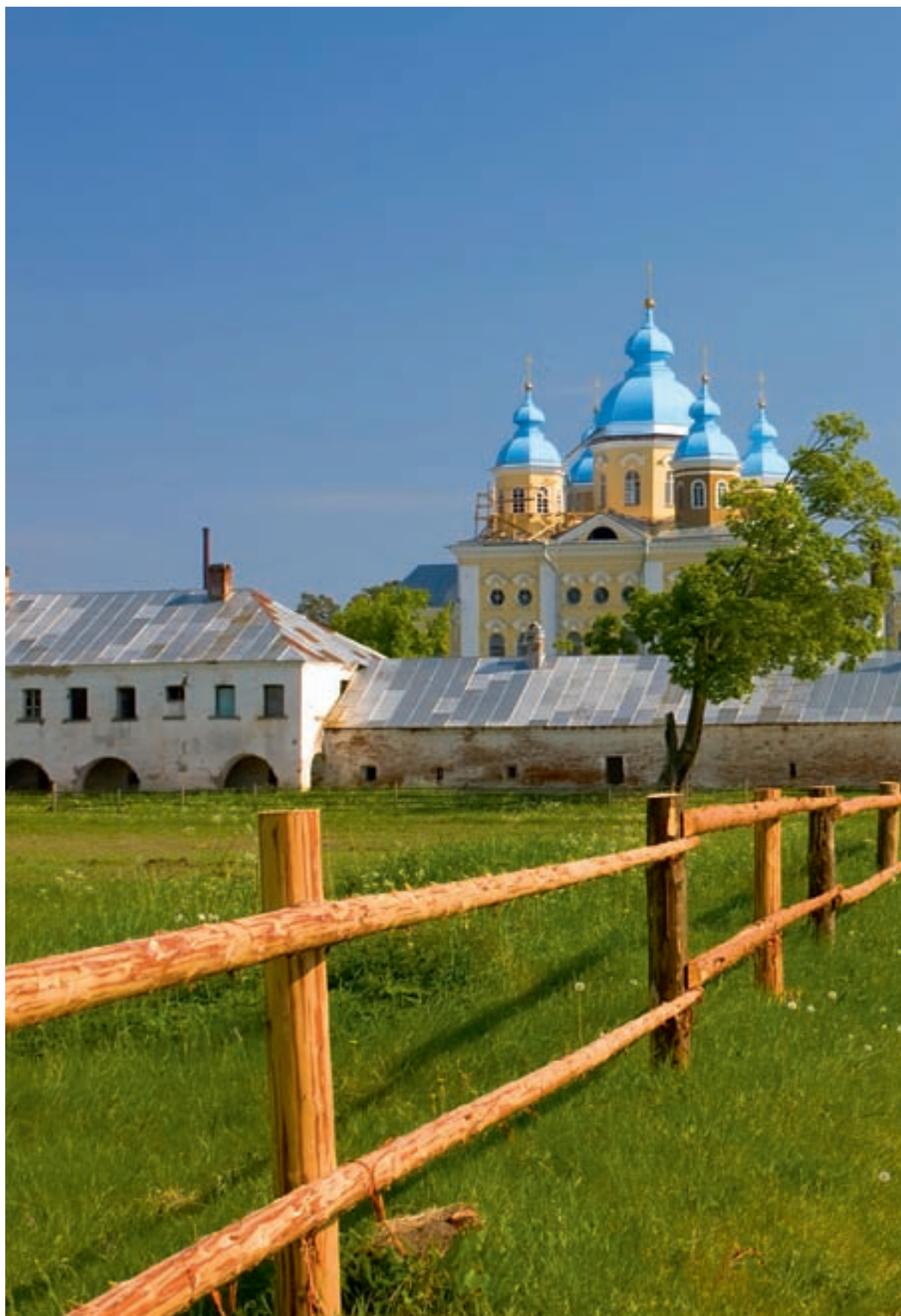


De même que les brebis ne peuvent rester sans pasteur, de même quiconque a le désir d'être sauvé a besoin, sur le chemin du salut, d'un pasteur.

Igor Smolitsch
Moines de la sainte Russie

Так же, как и овцы не могут остаться без пастуха, так же и тот, кто хочет спастись, нуждается в пасторе по дороге к спасению.

Игорь Смолич
« Русское монашество »







Je suis le chemin, a dit le Christ. Le peuple de Dieu n'a de cesse de cheminer sur les routes, dans une quête de la trace de Dieu à travers le monde.

Michel Evdokimov

Pèlerins russes et vagabonds mystiques

Я есть путь, сказал Христос. Божий народ не перестает колесить по дорогам земли в поиске Бога.

Михаил Евдокимов

« Русские паломники и мистические странники »



